

De nouvelles servitudes ?

Gilles Bibeau

Numéro 788, janvier–février 2017

Incursion dans l'athéisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84247ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bibeau, G. (2017). De nouvelles servitudes ? *Relations*, (788), 29–30.



Richard-Max Tremblay,
Puits, 2009, impression
à jet d'encre, 69 x 186 cm

DE NOUVELLES SERVITUDES? *Face au règne impitoyable et tout-puissant des dieux Argent et Marchandise de la religion capitaliste, la résistance prend la forme d'un « athéisme » subversif qui, étrangement, redonne sens à une culture religieuse.*

Gilles Bibeau

L'auteur, anthropologue, est professeur émérite de l'Université de Montréal

Quelque chose des économies d'hier s'est évaporé : la production s'est déterritorialisée, l'argent est devenu mobile, la monnaie n'est plus qu'un signe virtuel et la finance spéculative s'est détachée de l'économie réelle. Des multinationales « marchandisent », à travers dérèglementations, privatisations, fusions et délocalisations, tout ce qui leur a échappé jusqu'ici : santé, énergie, école, culture, transports publics, télécommunications et même le vivant. Sous la pression d'une culture obsédée par l'immédiat et le rentable, le néolibéralisme fait voler en éclats l'idée voulant que seul le travail produit de la valeur économique.

La concurrence des idéologies s'achève par le triomphe d'un ultra-capitalisme ayant pour moteur l'impératif de la concurrence, de la conquête des marchés et du profit à tout prix. Pour les uns, ce système convertit le « bien-être » en « bien-avoir », réduit la solidarité, affaiblit la compassion, détruit le souci du bien commun, crée des agrégats de consommateurs et brise les liens avec la nature. Pour d'autres, il déclenche une quête inextinguible du « toujours-plus » à travers une puissante machine désirante installée au cœur même d'un système pernicieux, porteur de grandioses promesses. À la fois leurre et feinte, ce miroir aux alouettes oublie que l'objet du désir se dérobe souvent à la manière d'un mirage.

Ainsi se mettent en place de puissants « dispositifs de servitude ». Selon Giorgio Agamben¹, un « dispositif » est « un ensemble de praxis, de savoirs, de mesures, d'institutions dont le but est de gérer, de gouverner, de contrôler, d'orienter les comportements, les gestes et les pensées des hommes ». Avec Agamben, j'y vois des idéaux normatifs et des codes de conduite qui imposent la figure d'un être humain chosifié, englué dans une

stricte matérialité. Les humains en viennent à être gouvernés par des leures : prolifération du souci de soi, idéologie du mieux-être et utopie de la santé parfaite, entre autres, qui engendrent une croissance infinie de nos désirs dans tous les domaines. Ce sont là autant d'appâts tendus devant nous qui se présentent sous la forme de nouvelles croyances toutes faustiennes, celles de la jeunesse éternelle, du bonheur absolu, ici et maintenant.

Ces leures exercent sur nous une telle force d'attraction et une telle présence qu'ils prennent la forme de spectres ou de fantômes : ils créent un effet de hantise qui naît d'une situation idéologique marquée par une contradiction entre, d'une part, l'insatiable désir d'un toujours-plus et, d'autre part, l'idée que l'on pourrait s'arracher à la matérialité sans tenir compte du tragique de la condition humaine. Remodelée par cette illusion, la frontière entre réalité et fiction, entre visible et invisible se fait floue, instable. Or, c'est précisément ce nouveau phénomène qu'il nous faut nommer.

Les leures s'incarnent dans des pratiques « magiques » vendeuses de rêves qui introduisent, de la loterie à la bourse spéculative, une sorte de prothèse technique dans un système inconséquent, bâti sur un jeu d'illusions : plutôt que la richesse pour tous, le système produit l'enrichissement du petit nombre ; plutôt que l'égalité, il apporte injustice et inégalité ; plutôt que la libération promise, il fait naître la servitude. C'est connu, la présence de ces béquilles fantomatiques s'exacerbe lorsque l'humanité vit des situations de dysfonctionnement, de répression ou de déshumanisation.

Chosification

Dans *La Part maudite*², Georges Bataille dénonce l'ultralibéralisme parce que fondé sur le primat de la marchandise et l'asservissement au monde des objets et des « choses » fabriqués

par l'être humain. Ainsi, celui-ci devient l'esclave du processus de production qui était censé le libérer. Dominé par la « chose », la marchandise, il se met à vivre pour produire et pour consommer les biens qu'il produit. Il ne lui reste plus qu'à se transformer en une chose parmi les choses. Au lieu « d'être souverainement » à l'égard du monde, il n'exerce plus qu'une souveraineté factice, mince et étroite sur l'univers des choses.

Terminée l'époque où la chose pouvait être plus qu'une marchandise. Disparues les sociétés qui acceptaient de « prêter à Dieu », comme dans la construction de cathédrales. Face à un tel aplatissement, l'inquiétante question du sens resurgit, comme un orage réactivant son insoumission au monde des choses. Bataille parle de l'apparition de rites de destruction des

Comment opposer à la religion capitaliste du leurre un autre mouvement qui se réclamerait d'une spiritualité dégagée d'un religieux traditionnel ?

biens et de dépenses improductives pour se libérer du fétichisme de l'objet. Ce n'est qu'en plaçant cette « part maudite » au cœur même d'un système économique – capitaliste ou autre – que l'humain peut reconquérir sa souveraineté à l'égard des choses. Devenu chose parmi les choses, c'est à partir de la chose à laquelle le système l'a réduit, et du dedans même de l'incomplétude de cette chose, qu'il doit désormais entreprendre de se libérer. À l'encontre de ce travail d'arrachement, les défenseurs de l'ultralibéralisme continuent, pour leur part, à soutenir que le système fondé sur l'argent et le profit fait accéder l'humanité au stade le plus élevé des inventions humaines.

En réinventant un grand récit censé libérer l'humain de ses chaînes, l'ultralibéralisme reprend dans des termes séculiers les vieilles idées de rédemption et de salut. Le mythe ainsi produit gomme l'idée qu'on ne se défait le plus souvent des vieilles chaînes que pour se laisser attacher par de nouveaux liens. Il faut cependant ne pas être aveugles face au fait que le credo ultralibéral ne crée pas les conditions permettant à l'être humain d'exister « souverainement » à l'égard des choses. Représentant profane d'une nouvelle immanence, l'ultralibéralisme pourrait bien construire un monde qui ne convient pas aux humains.

Vivre au temps des mirages

Certains groupes écologiques, thérapeutiques et spirituels se donnent pour mission de réconcilier les personnes avec la planète-terre, d'« hygiéniser » les cités, de moraliser les conduites et de discipliner les personnes. Cette vaste nébuleuse se présente comme un ensemble mal intégré de croyances et de pratiques qui se déploient dans l'écologisation des conduites autant que dans le politique, l'éthique, le thérapeutique et un puissant désir de mieux-être s'infiltrant au plus profond de l'intimité de la vie des personnes. Cet ensemble ferait-il fonction de nouvelle religion dans le monde contemporain ?

Notre monde est bel et bien sorti des croyances d'hier, mais il l'a fait en replongeant bon nombre d'humains dans une nouvelle version de la magie primitive et en les propulsant dans

un projet de fausse libération. Désir d'intériorité et quête de spiritualisation entrent forcément en conflit avec les grandioses promesses d'un dogme ultralibéral tourné vers la seule matérialité. De la perte infligée par un système éminemment optimiste enroulé sur lui-même – incapable de livrer ce qu'il promet – surgit un état socio-politico-psychologique chez l'humain qui le fait vivre dans la condition d'un être hanté, constamment aux prises avec les leurre mis en place par le système. Le danger est que les humains laissent les fantômes prendre les choses en mains et que ceux-ci les entraînent dans leur monde d'illusions. Cette affaire s'achève en une servitude aussi tragique qu'au temps où les grandes religions nous enfermaient dans leur système.

Un affrontement prévisible

Tantôt consommateur boulimique, tantôt utilisateur intégral du monde, l'humain entend désormais jouir de lui-même comme d'un état final de l'évolution. Le « dernier homme » évoqué par Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra* est en train de devenir majoritaire. Un monde qui divinise le présent, comme le nôtre, finit par larguer les héritages de sagesse transmis par les aïeux et par produire une vision du monde destinée à dissoudre toutes les religions. Quelles tâches devrait-on accomplir si toutes les religions s'éteignent ? Peut-on penser que leur disparition donne naissance à la création de nouveaux systèmes de sens, à quelque chose ressemblant à une poétique de l'existence ? Ou, faute de pouvoir tout réinventer, ne risque-t-on pas plutôt de ne trouver que du vide ?

S'il y a une chose que l'anthropologie est en mesure d'établir avec certitude, c'est que l'individu rationnel – calculateur et égoïste – présupposé par la théorie ultralibérale, n'est rien d'autre qu'un mythe. Notre quotidienneté nous appelle en effet à tout instant à d'autres que soi, à un univers culturel, à une langue maternelle, à une inquiétude qui nous inscrit dans la quête de sens. Il est certain que de vraies batailles ne tarderont pas à être menées autour de l'idéologie ultralibérale et des fantômes qu'elle engendre. Mais comment opposer à la religion capitaliste du leurre un autre mouvement qui se réclamerait d'une spiritualité dégagée d'un religieux traditionnel qui fut porteur, en son temps, de ses propres effets d'aliénation ? Nous vivons dans l'œil du cyclone de la disparition des anciennes formes de religion sans trop savoir ce qui viendra après. Nous savons au moins que seule l'élimination des conditions qui ont fait apparaître les fantômes pourra éventuellement nous en libérer et les exorciser. Ce travail critique s'impose comme une commune responsabilité. ☺

1. G. Agamben, *Qu'est-ce qu'un dispositif?*, Paris, Rivages, 2007.

2. G. Bataille, *La Part maudite*, précédé de *La notion de dépense*, Paris, Éditions de Minuit, 1949.

POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

Consultez nos suggestions de lectures, de films, de vidéos et de sites Web en lien avec le dossier au www.revuerelations.qc.ca